

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 32/1 (2005)

DOI: 10.11588/fr.2005.1.61659

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

eu connaissance (Adélaïde de Bourgogne. Genèse et représentations d'une sainteté impériale, études réunies par P. Corbet, M. Goulet et D. Iogna-Prat, Dijon, EUD, 2002).

On a depuis longtemps montré que l'abbaye de Gandersheim était un milieu intellectuel de haut vol. Mais l'annotation littéraire de cette édition, en accroissant considérablement le nombre de *iuncturae* repérées, donnent à penser que la connaissance que Hrotsvita avait des auteurs classiques est supérieure aux estimations qu'on en a faites. À moins que, étant donné que beaucoup de ces *iuncturae* sont assez banales, ces classiques aient été médiatisés par des textes littéraires médiévaux non encore repérés, ou par des textes à usage scolaire. Le repérage des sources de Hrotsvita pose en effet autant de problèmes que l'absence de toute réception médiévale directe ou indirecte de son œuvre (fait qui a entretenu le fantasme de son caractère apocryphe). Ainsi, d'après la note 284, il ne serait pas impossible que Hrotsvita ait eu connaissance des *Punica* de Silus Italicus par le biais d'un manuscrit de Saint-Gall ou de Cologne; mais c'est là une hypothèse assez ténue, tout comme le rapport direct qu'elle entretiendrait avec Goteschalk d'Orbais d'une part et les *Gesta Apollonii* de l'autre, du simple fait de la présence dans les *Gesta Ottonis* de l'expression *trina deitas* (notes 83 et 299: il est peu probable que les *Gesta Apollonii*, écrits vers l'an mil, donc après les *Gesta Ottonis*, empruntent cette expression à Hrotsvita; par ailleurs on la rencontre aussi dans la collection de sermons d'Eusèbe Gallican, qui est une source aussi possible que Goteschalk d'Orbais). La technique de «saupoudrage» mise en œuvre par Hrotsvita rend difficile la détermination exacte de ses sources.

Au total nous sommes devant un très bon livre, qui rendra des services aux historiens et qui, espérons-le, incitera à lire de Hrotsvita autre chose que son théâtre.

Monique GOULET, Paris

Beate Hildegardis cause et cure, edidit Laurence MOULINIER, recognovit Rainer BERNDT, Berlin (Akademie Verlag) 2003, CXVII–384 p.

Depuis sa thèse soutenue en 1994 sur l'œuvre scientifique de Hildegarde, et son livre de 1995, «Le manuscrit perdu à Strasbourg. Enquête sur l'œuvre scientifique de Hildegarde», Laurence Moulinier continue de s'affirmer comme l'une des plus grandes spécialistes de ce volet de l'œuvre d'un auteur qui, à bien des égards, demeure mystérieux. Si les textes de Hildegarde, en effet, échappent souvent par nature à une approche critique traditionnelle, leur mystère est encore accru par les conditions historiques de leur transmission, et sur ce point les recherches de Laurence Moulinier jouent un rôle tout à fait déterminant. Après avoir montré que les éditions connues de la *Physica* – nom donné en 1533 au *Liber subtilitatum diversarum naturarum creaturarum* par son éditeur strasbourgeois Jean Schott – ne reposaient sur aucun manuscrit médiéval et que l'œuvre comme telle devait être retirée à Hildegarde, c'est avec la même minutie dans l'examen des éditions anciennes, dans celui des manuscrits, des titres, des rubriques, des capitula, et des témoignages médiévaux sur l'œuvre qu'elle établit fermement que le deuxième volet du diptyque scientifique, le *Cause et cure*, n'est pas non plus une œuvre originale de Hildegarde, mais une compilation composée d'après ses principales productions et à elle attribuée par le manuscrit qui l'a conservé. Cette compilation a probablement été réalisée entre 1180 et 1220, époque où l'entourage de la *magistra* tentait d'obtenir sa canonisation. Une comparaison entre le témoin unique de l'œuvre, le manuscrit du milieu ou du troisième quart du XIII^e siècle, København, Kongelige Bibliothek Ny kgl. saml. 90b Fol., originaire de Saint-Maximin de Trèves, et ce qu'il est convenu d'appeler le «Fragment de Berlin» – Berlin, Staatsbibliothek Preussischer Kulturbesitz Lat. Qu. 674, du XVIII^e siècle – fait apparaître que, pas plus que la *Physica*, le *Cause et cure* ne demeure une œuvre stable au cours du Moyen Âge, et on peut en inférer que la composition du texte s'est faite selon différentes strates. Comme le démontre excellemment

Laurence Moulinier, dans cette manipulation textuelle à la gloire de Hildegarde, les principaux »suspects« sont Theoderich d'Echternach, également rédacteur principal de la *Vita sancte Hildegardis*, Gebeno d'Eberbach, falsificateur principal de l'œuvre visionnaire de la sainte, et Guibert de Gembloux, son secrétaire et organisateur en chef du »Riesencodex«.

À côté de l'histoire du texte, une autre question passionnante est celle de ses sources, et en particulier le problème de ses rapports avec les médecines salernitaine et arabe. Étant donné la rareté, voire la quasi absence, des emprunts littéraires, plutôt que des liens de dépendance directe il convient d'identifier les intermédiaires, par exemple, pour l'enseignement arabe, la traduction latine du *Pantegni* par Constantin l'Africain, qui circule largement en Europe à cette époque. De ce point de vue, l'étude de Laurence Moulinier dépasse le cadre proprement hildegardien et offre un regard sur l'ensemble de la question des textes médicaux dans l'Occident latin au XII^e siècle, y compris sur la »médecine monastique«, qui représente une grande part des connaissances véhiculées par le *Cause et cure*, et sur la touche hildegardienne personnelle, toujours prégnante malgré les manipulations subies par ses textes.

Les principes de l'édition critique, tous très pertinents en ce qu'ils maintiennent habilement la balance entre respect maximal du manuscrit et adaptation à la lisibilité et aux usages modernes, sont précisément explicités p. CXII–CXVII. L'apparat est à quatre étages: apparat textuel, apparat scripturaire (peu fourni car les citations bibliques sont rares), sources et parallèles. Les *indices* comprennent, outre les rubriques habituelles, une liste des mots germaniques présents dans le texte et une liste des mots d'anatomie et de médecine, toutes choses qui font de ce livre une production exemplaire.

Monique GOULLET, Paris

Christoph DARTMANN, Wunder als Argumente. Die Wunderberichte in der *Historia Mediolanensis* des sogenannten Landulf Senior und in der *Vita Arialdi* des Andrea von Strumi, Frankfurt a. M. [et al.] (Peter Lang) 2000, 262 p. (Gesellschaft, Kultur und Schrift. Mediävistische Beiträge, 10).

Ce petit livre traite de la fonction du miracle dans les textes narratifs. Pour aborder cette question, l'auteur commence par dresser un bilan historiographique assez cavalier, qui va de Bolland au »linguistic turn«. Il oppose en particulier certains travaux français (Le Goff, Schmitt) et allemands (Angenendt, Dinzelsbacher), ces derniers ne rejetant pas, à la différence des premiers, une certaine autonomie du fait religieux. Christoph Dartmann s'interroge ensuite sur la définition du miracle. Il s'appuie en particulier sur un livre de Peter von Moos (*Geschichte als Topik. Das rhetorische Exemplum von der Antike zur Neuzeit und die historiae im »Policraticus«* Johanns von Salisbury, Hildesheim, etc. 1988) consacré à la place de l'*exemplum* dans la rhétorique: le miracle peut en effet être considéré comme un type d'*exemplum*. Il est alors susceptible d'illustrer une vérité générale (»universales paränetisch-illustratives exemplum«) ou bien de proposer un modèle de comportement renvoyant à une situation donnée (»personales historisch-induktives exemplum«). Mais dans le monde pré-scolastique, la Vérité n'offre pas encore la »cohérence logique d'un système«. Il est donc alors, bien souvent, difficile de distinguer les miracles selon la typologie proposée (en admettant par ailleurs que cela ne pose aucun problème ensuite ...).

Après ces rappels historiographiques, l'auteur s'intéresse au traitement du miracle chez un petit nombre d'auteurs patristiques et médiévaux: Augustin, Grégoire, mais aussi Guibert de Nogent, qui, dans le *De sanctorum et eorum pignoribus*, serait le premier à proposer un exposé systématique de cette question. Est ensuite évoquée la position de quelques réformateurs du XI^e siècle, soit Pierre Damien, Humbert de Moyenmoutier, le prêtre Bardonn, auteur d'une *Vita* d'Anselme de Lucques, et Bonizon de Sutri. La position de Pierre Damien, qui distingue soigneusement la *gratia* personnelle et le *sacramentum gratiae*, lié à